

A propos de la “service class”: les classes moyennes dans la sociologie britannique*

Catherine Bidou-Zachariassen*

Resumé

La sociologie britannique des quinze dernières années a développé une abondante littérature sur le thème des classes moyennes. Ces travaux sont très liés à la prise en compte de l'inadaptation des catégories mentales comme des instruments d'analyse traditionnels à l'évolution du modèle de développement des sociétés et économies accidentales depuis l'après-guerre ainsi qu'à la forte croissance numérique de catégories socio-professionnelles n'appartenant ni aux élites possédantes ni aux catégories populaires (ou non qualifiées). Des dénominations spécifiques ont été fargées pour désigner ce que l'on a souvent appelé en France les nouvelles classes moyennes salariées. Contrairement à ce qui s'est passé chez nous où ce vocabulaire est demeuré flou et où cette thématique a peu inspiré de nouveaux travaux, un vaste travail de conceptualisation a été mené en Grande-Bretagne autour de la notion de “service class”. Des auteurs de sensibilités les plus diverses ont participé à l'animation de débats contradictoires aux effets cumulatifs. Ceux-ci, loin d'avoir été cantonnés dans quelque sous-champ de la discipline, l'ont au contraire largement traversée et renouvelée.

Mots-clés: *classes moyennes; catégories socio-professionnelles; “service class”.*

Resumo

Ao longo dos últimos 15 anos, a sociologia britânica desenvolveu uma literatura abundante sobre o tema das classes médias. Esses trabalhos tra-

* Iris/CNRS, Université Paris-Dauphine. E-mail: bidou@dauphine.fr.

** Texto já publicado, em 1ª versão, na *Revista Francesa de Sociologia*, 41-4, 2000, pp. 777-796.

tam, sobretudo, da inadequação das categorias tradicionais como instrumentos de análise da evolução do modelo de desenvolvimento das sociedades e economias ocidentais desde o pós-guerra, bem como do grande crescimento numérico de categorias socioprofissionais que não pertencem nem às elites nem às categorias populares (ou não qualificadas). Denominações específicas foram criadas para designar aquelas que, na França, foram frequentemente chamadas de “novas classes médias assalariadas”. Contudo, contrariamente ao que ocorreu na França, onde esse tema inspirou poucos novos estudos, na Grã-Bretanha, um grande trabalho multidisciplinar de conceitualização foi realizado tendo por objeto a noção de “service class”, como a autora pretende passar em revista em seu texto. *Palavras-chave:* classes médias, categorias socioprofissionais e “service class”.

Abstract

Over the last 15 years, the British School of Sociology developed a complex literature about the middle class theme. Overall, those essays intend to discuss the inadequacy of the traditional categories as instruments of analysis, as they focus on the evolution of the developmental model of western societies and economies from the post-war era onwards. Moreover, there has been a great numerical increase of socio-professional categories that belong neither to the elite nor to the popular categories (or, as some would say, unclassified categories). Specific denominations have been created to designate those that in France were frequently called “new middle-waged classes”. Contrary to what happened in France, where these themes didn't inspire many studies, Great Britain has produced a good amount of interdisciplinary work that conceptualise the notion of “service class”.

Key-words: middle class, social-professional categories and service class.

La sociologie britannique a été très prolifique depuis une quinzaine d'années sur le thème des “classes moyennes”¹ et plus particulièrement de certaines fractions qui la composent. Toute une terminologie spécifique, ainsi qu'une entente à propos de sa signification, a émergé dans la discipline, ce qui n'excluait pas échanges et confrontations. C'est à un bilan critique d'un certain nombre de travaux qui ont participé de ce débat que je propose de me livrer ici.

1 Les guillemets sont mis ici pour rappeler que la traduction de “middle classes” par “classes moyennes” est approximative car l'histoire de cette terminologie est différente dans les deux pays. Dans le langage courant “middle classes” évoque plutôt les couches aisées.

Quelques préalables sont à rappeler: l'ensemble de ces travaux sur les classes moyennes se situe dans une tradition anglaise de sociologie des classes sociales. Celle-ci a longtemps été centrée sur l'analyse de la classe ouvrière et se redéploie depuis un certain temps déjà sur le thème des classes moyennes. Le terme de "middle class" était apparu en Grande Bretagne au début du XIX^{ème} siècle, pour désigner tout ce qui n'était ni "l'aristocratie" ni la "working class", c'est-à-dire ce large entre-deux qui allait des professions libérales aux cadres d'entreprises, en passant par la petite bourgeoisie traditionnelle des indépendants (commerçants, artisans, agriculteurs), jusqu'aux "cols blancs" sans qualification.² Progressivement un nouveau vocabulaire a émergé dans les sciences sociales et il a été de plus en plus question de "classes moyennes traditionnelles" et de "nouvelles classes moyennes". A propos de ces dernières, la plupart des auteurs avaient pris acte de la nécessité de renouvellement de l'analyse de couches sociales qui avaient connu une forte croissance dans les dernières décennies – à savoir et en utilisant les équivalents français en termes de catégories socio-professionnelles, les "cadres et professions intellectuelles supérieures" et "professions intermédiaires" des secteurs privés et publics – et qui ont eu une place centrale dans les mutations économiques et sociales des sociétés industrielles avancées. Pour désigner ces "nouvelles classes moyennes", les sociologues anglais emploient souvent le terme de "service class".³

Mais s'il y a un assez large accord quant à la définition des couches sociales qui peuvent être cataloguées sous cette catégorie,

2 Pour un développement sur les catégories statistiques des classements sociaux et professionnels en Angleterre voir: Duriez, Ion, Pinçon, Pinçon-Charlot (1988, 1991).

3 Nous avons choisi de ne pas traduire ce terme par "classe de service", qui ne signifie pas grand chose en français et risque même de prêter à confusion. En général dans la "service class" sont comptabilisées les positions occupées par les "managers", "professionals", "administratives" de niveau I ou II du système anglais des SEG (socio economic groups), qui correspondent en gros à nos cadres et professions intellectuelles supérieures et professions intermédiaires – moins les contre-maîtres – (voir la classification de Goldthorpe et de l'Oxford Social Mobility Group – Nuffield College – in Duriez, Ion, Pinçon, Pinçon-Charlot (1988) et in Goldthorpe (1995 a). Contrairement à la France où seul l'Insee a été à l'origine des classements statistiques des catégories sociales, en Angleterre les grilles de classement ont été multiples et mises en place par des institutions diverses, universités, bureaux d'études, etc.

les types d'approches et les problématiques qu'elles engagent peuvent être très diverses.⁴ C'est surtout la montée de l'importance de cette notion, tout le travail d'élaboration théorique et problématique ainsi que des applications analytiques à laquelle elle a donné lieu que je vais tenter de reconstituer ici. Je rappellerai d'abord l'histoire et les premiers contextes d'utilisation de ce terme. Puis j'en développerai en particulier deux applications, retenues comme représentatives du domaine, c'est-à-dire qui en illustrent les principaux pôles. C'est ainsi que je développerai la façon dont la "service class" a été érigée par certains comme acteur social central dans les économies et sociétés capitalistes du XX^{ème} siècle. J'envisagerai ensuite la façon dont d'autres ont cherché à cerner, à travers une diversité d'indicateurs, si une vaste classe moyenne pouvait être considérée comme en constitution.

L'imposition de la notion de "service class"

Le terme de "service class" ("dienstklasse") a été employé pour la première fois par K. Renner, en Autriche, dans les années trente.⁵ Celui-ci établissait une liaison fonctionnelle entre la montée du capitalisme et celle des gestionnaires d'entreprise salariés et le déclin des managers propriétaires. Les membres de la "service class", qui ne sont ni des capitalistes, car ils ne possèdent pas les moyens de production, ni des ouvriers, car ils ne vendent pas leur force de travail, ne sont pas engagés dans "une relation salariale" avec le capital mais dans "une relation contractuelle" pour laquelle un salaire les récompense. Il s'agit d'un contrat de service, basé sur une délégation d'autorité. Le terme fut repris par R. Dahrendorf dans les années cinquante⁶ qui l'a introduit dans la sociologie anglaise pour analyser les conflits dans la société industrielle. Le

4 Se situer dans une perspective de "class analysis" n'exprime pas une orientation marxiste comme ça peut ou a pu l'être en France. Le terme de "classe sociale", qui est encore une catégorie juridique au sens où l'aristocratie a une existence légale, est peu idéologique dans le vocabulaire des sciences sociales et très usité au quotidien.

5 Renner (1953).

6 Dahrendorf (1959).

terme de "service class" est restée, semble-t-il, impopulaire jusqu'à ce que J. Goldthorpe le réactualise dans les années soixante-dix. Depuis, cette notion semble devenue incontournable pour tous les travaux portant sur la stratification sociale, mais aussi sur le changement social en général et des courants de sensibilités les plus diverses l'ont réinvesti.⁷

C'est en effet dans le cadre de travaux sur la stratification sociale en général et sur la mobilité en particulier que J. Goldthorpe a été amené à retenir cette terminologie. Pour lui la "service class is the class of professional, administrative and managerial employees"⁸ (Goldthorpe, 1982), et ce qui la caractérise en premier, c'est la spécificité de son statut occupationnel. Ce n'est tant la nature du travail qu'exercent ses membres qui les particularise, car celle-ci peut être très variée, mais la façon dont celui-ci est rémunéré, dans le présent comme dans l'avenir. Dans "la service class, les salariés accomplissent des services pour les organisations qui les emploient, en échange de compensations qui prennent la forme, non seulement de rétribution du travail accompli à travers un salaire et diverses gratifications, mais comportent aussi d'importants éléments concernant l'avenir comme par exemple des hausses de salaires selon une grille pré-établie, l'assurance de la sécurité dans l'emploi comme 'dans les droits de pensions au moment de la retraite, et par dessus tout des opportunités de carrières bien définies'"⁹ (Erikson et Goldthorpe

7 Comme le remarque D. Lockwood dans l'introduction à l'ouvrage *Social change and the middle classes* (sous la direction de Butler et Savage, 1995), intitulée "Marking out the middle classes" ("Jalons pour les classes moyennes"), le terme de "service class" ne doit pas être confondu avec les services comme secteur d'emplois qui concernent également tous les emplois de service, non ou sous qualifiés. Il évoque aussi que ce terme peut avoir des acceptions différentes en fonction des contextes nationaux. Le type-idéal de la "dienstklasse" que Renner avait en tête, en inventant cette formule dans les années trente, correspondait à la bureaucratie d'Etat prussienne d'avant-guerre, avec un ethos partagé du bas en haut de la hiérarchie, intégrant sens de la loyauté, du service public etc... Le contexte anglo-saxon dans lequel ce terme a été repris est bien différent.

8 Le "class schema" de Goldthorpe a fait passer la nomenclature des classes sociales anglaises de 11 postes à 7 postes à des fins de comparaisons européennes (projet casmin). La "service class" regroupe ainsi les deux anciens niveaux I et II – "upper" et "lower" service class" (cf. Goldthorpe, 1995a, p. 65).

9 J'ai essayé de traduire le plus fidèlement possible, au point de vue de leur contenu conceptuel, les citations issues de ces textes qui n'existent qu'en anglais, au détriment sans doute de la qualité littéraire de l'exercice.

1992). Ce type de définition implique que l'unité de base soit non pas l'individu, dans sa position de travail, mais le ménage, la famille. Ce sont ces modalités et ces perspectives de rémunérations qui constituent des expériences vécues, partagées par les ménages de cette classe. A travers ce statut occupationnel, les membres de la "service class" partagent une expérience commune. Et même s'ils occupent les uns et les autres des fonctions différentes, Goldthorpe estime qu'ils ont en commun "la confiance investie en eux par leur employeur, soit pour exercer fidèlement une autorité par délégation ('managers' et 'administrators'), soit pour produire des savoirs ou conseils de spécialistes ('professionals')". Pour cet auteur, les membres de la "service class", en tant que salariés, n'appartiennent pas à la classe capitaliste ou une classe dirigeante ("ruling class"). Ils sont cependant dans une relation d'ambivalence par rapport à leurs employeurs, car les conditions de leur rémunération et leur déroulement de carrière les distinguent aussi, et bien nettement, des simples employés.

Etant donnée sa croissance rapide dans la structure sociale au cours des décennies de l'après-guerre, la "service class" se trouve structurellement marquée par une dimension spécifique, celle de la mobilité sociale ascendante. La mobilité sociale représente pour Goldthorpe une "force causale" (causal power). La "service class", au sens large, qui est passée de 5% de la population active dans la première moitié du siècle, à 25% dans les années quatre-vingt, et à plus de 30% dans les années quatre-vingt-dix, est encore hétérogène. Pour des raisons mécaniques, cette classe a dû recruter dans les autres classes sociales. Cet auteur rappelle qu'au moment de la "Nuffield Mobility Survey", de 1972, le tiers seulement de ce groupe était issu de parents qui occupaient des positions semblables. Depuis, on a pu constater que "la capacité de la 'service class' comme collectivité à maintenir ses avantages par rapport aux membres des autres classes, a été remarquable (...) Les chances des enfants qui en sont originaires de se trouver eux-mêmes dans des positions relevant de la 'service class' et non dans un travail non qualifié, sont quinze fois plus élevées que les mêmes perspectives pour des enfants originaires de la classe ouvrière non qualifiée". Il ajoute que l'on trouve les mêmes configurations dans les autres "sociétés avancées" et que ceci est une "indication" pour comprendre la montée des inégalités dans ces mêmes sociétés (Goldthorpe, 1995b).

La "service class" est, au bout du compte, plutôt conservatrice. Ayant beaucoup de privilèges à défendre, elle a peu de raisons de s'allier politiquement à la classe ouvrière ainsi que les théoriciens de la "new class" l'avaient clamé.

Si, pour Goldthorpe la "service class" a surtout été utilisée comme un outil classificatoire sans constituer l'objet de travaux spécifiques, il a néanmoins posé à son propos certaines bases. Il a décentré sa définition de la classe, ou du groupe social, du seul critère des rapports de production, en faisant référence aux modes de rémunération (expériences partagées par les familles de la "service class") plus qu'au contenu de la tâche (vécu par le salarié). L'identité de classe, s'il doit y en avoir une, se construit tout autant dans et en dehors de la sphère du travail, dans ce vécu commun de perspectives de carrière, de régularité et niveau de rémunération et dans ce sentiment de n'appartenir ni aux classes dirigeantes ni aux classes populaires, mais pas non plus à la petite bourgeoisie traditionnelle. Cette identité sociale s'est aussi construite dans l'expérience de la mobilité. Ces points de vue et perspectives ouvertes par Goldthorpe seront ré-interrogés dans beaucoup de travaux postérieurs sur le thème des classes moyennes.

La "service class" comme acteur historique central

L'invention et l'extension d'une classe sociale

Les auteurs que nous allons aborder maintenant envisagent la question de la "service class" de façon plus centrale. N. Abercrombie et J. Urry (1983) ont repris le travail de spécification du concept, travail qui va être poursuivi et approfondi par S. Lash et J. Urry (1987) dans un ouvrage intitulé *The End of Organised Capitalism*. Une longue partie y est consacrée à l'histoire de l'émergence de cette "service class" et à son rôle au sein des économies et sociétés occidentales. Un des traits du "capitalisme organisé" a été la croissance de catégories occupationnelles situées entre les possesseurs de capital et les possesseurs de leur seule force de travail. Lash et Urry estiment que toutes les analyses qui avaient jusque là essayé d'assimiler ces couches intermédiaires à

l'un des deux pôles de la pyramide sociale, soit comme serviteurs du capital soit comme expérimentant la prolétarianisation, ont échoué dans leur analyse du changement social.

C'est en étudiant la façon dont le capitalisme s'est développé, au début du 20^{ème} siècle aux USA, à partir de la montée en puissance du "management scientifique", qu'ils ont élaboré leur thèse. La "service class" s'est développée comme troisième force, émergeant des interstices, *en dehors* de la relation entre capital et travail". L'apparition de cette classe n'était pas inscrite dans une pure logique d'accumulation capitaliste ou d'impératifs technologiques. Elle avait beaucoup plus à voir, nous disent-ils "avec les rapports sociaux entre le capital et le travail dans des sociétés particulières, sans devoir pour autant être réduite à ce rapport social". Leur raisonnement peut être résumé de la façon suivante: l'apparition d'un nouveau type de gestion des entreprises a entraîné une importante rupture dans la logique du développement capitaliste; et ce processus n'avait aucun caractère de nécessité. Jusqu'alors les employeurs avaient développé d'autres moyens de contrôle sur leurs ouvriers. "Au tournant du siècle est apparu aux USA quelque chose comme une lutte de classe entre les capitalistes traditionnels et les tenants du 'management moderne'. Et ce fut les seconds qui l'emportèrent (...) On a vu apparaître, dans la plupart des entreprises américaines, de complexes bureaucraties d'encadrement dans la foulée desquelles les postes de cols blancs se multiplièrent. Ce processus entraîna à son tour le développement de toute une série d'institutions interdépendantes dans des secteurs tels l'enseignement, la santé, le droit etc... (...) Ainsi, avant la première guerre mondiale, la 'service class' s'est développée et étendue par elle-même, entre le capital et le travail, constituant une sorte de morceau ou de troisième force de la société américaine. (...) Paradoxalement la société considérée comme la plus capitaliste a développé la première ce type de troisième force, indépendante des deux pôles traditionnels du capitalisme".

Le contrôle et l'organisation de la production industrielle auraient très bien pu être exercés autrement, estiment les auteurs, par exemple par des ouvriers qualifiés sortis du rang. C'est comme cela que cela se passa durant le dix-neuvième siècle. Il y avait un rapport direct entre les ouvriers et leurs employeurs, dont l'autorité était exercée à travers des règles non écrites. Pour que le

"management" puisse émerger comme fonction spécifique, il a fallu que disparaisse ce face à face entre ouvriers et patrons. C'est ainsi que ces auteurs ont analysé la naissance du "taylorisme" et du "management scientifique", comme une "invention" de nouvelles fonctions dans le système de production industriel, impliquant d'abord l'éclatement et la déqualification des anciennes tâches. Ces nouvelles fonctions tournaient autour de la conception, l'organisation, le contrôle des travaux, tâches auparavant menées selon d'autres règles et selon d'autres types de rapports sociaux. Le système de production "inventé" par Taylor entraîna une énorme extension de ce qu'il appelait lui-même les tâches "non-productives", c'est-à-dire non directement liées à la fabrication. C'est dans le contexte du mouvement pour le "management scientifique" et des premiers développements de ce que l'on allait appeler "l'organisation scientifique du travail" que les bureaucraties d'entreprise se sont développées. Les rapports personnels et affectifs, qui dominaient jusqu'alors dans les relations entre employeurs et ouvriers, allaient être progressivement remplacés par des rapports débarrassés de ce type de contingence, et cela apparut comme un progrès", nous rappellent les auteurs. La montée de cette "service class" aux USA au tournant du siècle, a entraîné dans sa foulée le développement d'institutions telles universités et collèges, d'Etat ou de fondations privées. C'est aussi dans ce cadre que se multiplièrent de façon précoce dans les universités américaines, dès les années 1880-1890, des écoles de Management et de Business Administration, préfigurant la façon dont l'industrie et l'éducation allaient être liés au cours du 20ème siècle. C'est encore des institutions comme la santé, la justice, qui virent de façon corrélative leurs effectifs gonfler.

Les auteurs soulignent que l'émergence de la "service class" a été très variable selon les pays en fonction d'un certain nombre de facteurs et en particulier la capacité de réaction d'une classe ouvrière organisée contre la montée de cette nouvelle forme d'appropriation du savoir.

En Angleterre, "le management scientifique" ne s'est absolument pas développé au tournant du siècle comme aux USA. A cette époque, le modèle de l'"amateur éduqué" et du gentleman dominait encore, bien différent du modèle éducatif américain plus utilitariste. Un processus de professionnalisation s'était très mis en place dès le XIXème siècle en Angleterre, basé sur des systèmes d'apprentissage, de règles d'entrées, de grilles d'honoraires, mais

dans une idéologie anti-capitaliste qui tendait au contraire à “gentrifier” les “professionnels”. Par contre jusque dans les années mille-neuf-cent-soixante, les emplois de management étaient peu professionnalisés. Les “managers” sont apparus comme une fraction dominée de la “middle class”.

En France, le “management scientifique” a trouvé les conditions de son expansion dans l’existence des grandes écoles d’ingénieurs. Mais le nombre d’ingénieurs était demeuré restreint, doublant seulement dans le dernier quart du XIX^{ème} siècle. Ceci étant, l’idéologie du management scientifique s’est répandue très rapidement parmi cette profession. Les écoles de management n’ont fait leur apparition que dans les années cinquante, à l’initiative des Chambres de commerce, et furent très influencées par le modèle américain.

Dans l’après-guerre, les pays occidentaux avaient tous des mêmes types de classes de service, au de-là de variantes liées à leurs caractéristiques historiques et nationales.

Nous rappellerons pour clore ce paragraphe les points saillants de l’argumentation de S. Lash et J. Urry à propos de cette “service class”:

– Elle est constituée des positions dominantes dans la division sociale du travail, sans pour autant concerner les propriétaires de capital. Le pouvoir de la “service class” s’est construit à partir de la légitimation de la “rationalité technique”. Ses intérêts ne coïncident pas nécessairement avec ceux du capital.

– Elle s’est construite comme “classe en soi”, avec ses propres “causal powers” qui la place en position d’autonomie par rapport aux classes dirigeantes.

– Ces places sont situées à l’intérieur d’un réseau d’institutions sociales qui servent les intérêts du capital à travers trois types de fonctions:

- conceptualisation du procès de travail;
- contrôle de son déroulement à l’intérieur de l’entreprise;
- régulation de la reproduction, qui consistent “à orchestrer les formes non domestiques sous-lesquelles la force de travail est produite et régulée (santé, éducation...)”.

– Les titulaires de ces fonctions ont un pouvoir d’autorité à l’intérieur de chacune de leurs institutions. Ils profitent de carrières bien définies à l’intérieur desquelles s’engagent des situations de

transactions. Ils sont investis de hauts niveaux de confiance et jouissent de liberté d'action, particularités qui ont souvent confortés par des dispositifs ou organisations professionnels.

– L'entrée dans ces places est généralement régulée par l'obtention de diplômes ou certifications, spécifiques ou généraux. Ces certifications marquent ainsi la frontière entre la "service class" et les positions occupées par les "cols blancs routiniers", c'est à dire non ou peu qualifiés.

– La taille relative, le pouvoir et la composition (homme/femme, privé/public) de la "service class" peuvent varier. Ils dépendront des conflits de classes, des rapports de force entre le capital et le travail; de rapports de sexe, en particulier à travers des efforts pour professionnaliser/masculiniser ces fonctions; des luttes pour l'extension de la certification scolaire, des luttes pour "professionnaliser" des segments particuliers de tâches; des conflits enfin sur la taille la fonction et l'organisation de l'Etat.

Contrairement à J. Golthorpe qui voyait la "service class" plutôt conservatrice, ces auteurs estiment qu'elle a été à la base de "nouveaux mouvements sociaux", non directement articulés sur des relations de production, ainsi que de la montée d'une sensibilité culturelle qu'ils qualifient de "post-moderniste". Ils insistent sur le fait que la "service class" a développé des styles de vie et valeurs propres. La vision du monde ainsi que le capital culturel spécifique dont les membres de la "service class" sont devenus les détenteurs privilégiés, ont même été à la base de la mise en œuvre de stratégies professionnelles, de la création des métiers nouveaux, participant par là à leur expansion en tant que classe.

Si S. Lash et J. Urry ont analysé la "service class" comme étant à l'origine de la mise en place du "capitalisme organisé", tel que celui-ci est apparu aux USA dans la première moitié du siècle et dans toutes les économies occidentales après-guerre, ils font encore l'hypothèse que c'est aussi à partir d'elle que ce modèle de développement va se trouver ébranlé et entrer dans une phase de désorganisation: "A partir d'un certain seuil de développement et de mobilisation, cette nouvelle classe elle-même commence à avoir un effet de dislocation sur la relation entre le capital et le travail et un effet irrémédiablement désorganisant sur la société capitaliste en général...". Ils voient dans l'expansion de ce groupe l'explication de la "crise du capitalisme organisé".

De la classe sociale aux individus atomisés dans les théories de la "modernité réflexive"

Dans leurs travaux postérieurs, les mêmes auteurs vont être amenés à infléchir leur conceptualisation. Nous allons voir comment ils vont abandonner le vocabulaire classiste, estimant que pour la période récente celui-ci n'est plus pertinent. On se réfèrera ici au nouvel ouvrage écrit en commun (Lash et Urry 1994),¹⁰ ainsi qu'à un article qui en constitue la prolongation (Lash 1994). Ces travaux, plus que le précédent (Lash et Urry 1987) sont fortement inspirés par certaines théories de la "post-modernité", déjà explorées par l'un d'eux (Lash 1990). Dans *Economies of signs and space*, les auteurs rappellent leur ambition de se situer dans la perspective weberienne de la modernité comme "processus historique de dé-traditionnalisation" et de la "montée concomitante de l'individualisation", processus qui selon eux s'est fortement accentué dans la période récente. Leur perspective est ici de mener une analyse spécifique des sociétés post-industrielles de la "modernité avancée" (late modernity), tout en reprenant les acquis de leurs précédents travaux. Le "capitalisme organisé" correspondait, nous rappellent-ils, au "modèle fordiste de développement" et fonctionnait autour de l'articulation entre production de masse et consommation de masse. La "service class" de la période fordiste a correspondu à un groupe social qui a œuvré lui-même à sa propre expansion, inventant des fonctions entre et autour du rapport capital/travail, transformant par-là même le système de production de la première phase du capitalisme. Notons que les auteurs se réfèrent dans cet ouvrage, et de façon nouvelle, à "l'école française de la régulation", reprenant à leur compte la terminologie du "fordisme".

Depuis la fin des années soixante-dix le système de production capitaliste, nous rappellent-ils, est entré dans une nouvelle phase, post-fordiste, correspondant à un nouveau régime d'accumulation. Ils évoquent à ce propos le recours à la notion de "régime d'accumulation flexible" (Piore et Sabel, 1984). Ils disent préférer pour leur part celle d'"accumulation réflexive". La notion de "réflexivité", bien qu'inhérente à toute action humaine,

10 Intitulé *Economies of signs and space*.

disent-ils, est plus particulièrement liée au "processus historique de dé-traditionnalisation" qui a débuté avec la montée de la modernité. Dans ce processus, les individus se seraient trouvés progressivement "libérés" ("freed up") par rapport aux structures sociales, par rapport aux rôles et statuts auxquels ils étaient traditionnellement liés. C'est dans cette libération des individus par rapport aux "structures" que la "consommation spécialisée" s'est substituée à la "consommation de masse", processus qui entraîna à son tour la flexibilisation du système productif (imposant une production en petites séries et en "flux tendus").

Dans cette phase, selon nos auteurs, tous les espaces de styles de vie sont aussi "libérés". Les individus, "auto-réflexifs" ou en position de conduire leur vie ("self-monitoring") sont amenés à décider, à prendre des risques, des responsabilités, à être activement investis dans la construction de leurs identités, à être des consommateurs entreprenants. La crise du fordisme trouve ainsi son origine, selon eux, dans cette évolution des comportements des consommateurs qui a joué sur la rigidité structurelle du procès de travail fordiste, contraignant celui-ci à évoluer. Bien qu'accordant au niveau des acteurs individuels ("agency") un rôle déterminant, ils pensent que leur thèse de "l'accomplissement du processus d'individualisation" ne va pas à l'encontre d'une prise en compte du niveau structurel. Il convient en effet, insistent-ils, de réintroduire une base structurelle dans la notion de réflexivité contemporaine. Mais ce n'est pas tant de structures sociales qu'il s'agira ici, mais de la montée en puissance des "structures de l'information et de la communication".

La dualisation sociale et la montée des inégalités sont directement liées à cette nouvelle configuration sociale et productive. Ce type de production nécessite en effet des travailleurs hautement qualifiés, réactifs, autonomes et non plus des automates comme dans le mode de production fordiste. Or ces nouvelles capacités ne sont pas également partagées par tous. Elles dépendent de la position des individus dans le nouveau système productif dominé par les structures de la communication et de l'information, des capacités qu'ils ont à utiliser les nouvelles technologies numériques, ainsi que les nouveaux savoirs en général.

Il y a, selon les auteurs, une différence fondamentale entre la "new middle class", ou "service class" de la "modernité simple" et la "new middle class" de la "modernité réflexive". La première

avait grossi en tant qu'adjointe de l'accumulation du capital industriel liée au procès de production de biens manufacturés et à la croissance de tout ce qui entoure cette production proprement dite. Dans la modernité réflexive, la "(new) new middle class" (sic) ou "new service class" est liée au nouveau principe central d'accumulation du capital constitué par la production de biens informationnels. Elle occupe des postes qui ont à voir avec ce nouveau principe d'accumulation. Dans cette dernière forme, elle devient plus "une classe servie" qu'une "classe au service de", en ce sens que les fonctions qui sont les siennes, relevant principalement de l'information, ne sont plus soumises aux besoins de l'ancienne accumulation industrielle.

Les opérateurs qui travaillent désormais sur des outils numériques constituent "la nouvelle classe ouvrière". "Qualifiée et moins nombreuse, elle trouve sa base, comme la nouvelle classe moyenne élargie, dans ce déplacement informationnel du moteur de l'histoire". Mais il y a une troisième classe qui est fondamentalement exclue du paradigme informationnel de la modernité réflexive. Se référant à J. Wilson (1987), ils estiment pouvoir même parler d'*underclass* pour une large fraction de cette classe appauvrie qui n'a pu être associée à la nouvelle structure productive, si ce n'est marginalement dans des emplois de services sous-payés. Cependant si les membres de la "service class" ou des "new middle classes" sont des acteurs centraux de ce modèle productif et sociétal, c'est de plus en plus en tant qu'individus et de moins en moins en tant que membres d'une classe sociale. "Les classes sociales comme entités nationales hiérarchiquement organisées sont en dissolution rapide tandis que dans le même temps croissent les inégalités sociales et spatiales". Ils mettent en avant pour justifier cette thèse du processus abouti de l'individualisation des comportements, la constatation d'un phénomène de "désalignement de classe" (class desalignment), dont ils veulent pour preuve par exemple le notable découplage des comportements électoraux par rapport aux appartenances sociales.¹¹

11 Pour étayer cette affirmation, ils évoquent le phénomène, réel, des catégories ouvrières ne votant plus massivement à gauche. Mais rapportés à d'autres indicateurs (taux d'abstentionnisme par exemple) les comportements de vote sont encore largement liés aux appartenances sociales, en Grande-Bretagne comme en France.

La position critique que l'on a envie de tenir vis-à-vis des thèses et démonstrations de ces auteurs est double. Dans la première partie de ces travaux, tout en conservant une classique approche classiste de départ, à savoir la position de classe s'analyse à partir des rapports de production, ils rappellent en même temps que la sphère économique ne relève pas de la seule explication économique mais également sociale, au sens où les rapports sociaux de production sont d'abord des rapports sociaux. A ce niveau, l'interprétation qu'ils proposent de la naissance du taylorisme comme relevant plus de déterminations sociales que techniques est particulièrement stimulante. Ils accordent au demeurant un vrai statut à cette "service class", née à l'intérieur du rapport capital/travail, comme troisième force et non plus comme devant être rattachée à l'un de ces deux pôles, ainsi que toutes les analyses l'avaient proposé jusqu'alors. Les développements concernant la "modernité réflexive" nous paraissent par contre moins convaincants. La rupture supposée entre la "service class" de la période fordiste (ou de la "modernité simple" dans leur langage), et celle de la période contemporaine, post-fordiste, n'est nullement démontrée. Cette organisation productive, essentiellement orientée vers la production d'information, ne serait plus concernée comme la précédente par l'accumulation de capital industriel. On ne voit pas ce qui autorise ce type d'affirmation. L'accumulation industrielle semble toujours bien à l'ordre du jour, même si l'information, sous toutes ses formes, entre de plus en plus dans tous les secteurs de production de richesse, y compris dans la production industrielle proprement dite. Les "biens informationnels", sont eux aussi des produits que l'on peut qualifier d'industriels. De même, l'affirmation d'une substitution de nouvelles structures – de l'information et de la communication – aux anciennes – que constituaient les familles, les classes sociales etc... – repose sur une confusion dans l'emploi même du terme de structure. Dans un cas, il s'agit de structures institutionnelles, au sens durkheimien, et dans l'autre de structures productives, au sens d'infrastructures dans le langage marxien, liées à la montée du numérique. Ceci étant dit, la question des effets des nouvelles structures productives, liées aux nouvelles technologies informatiques, sur l'ensemble du fonctionnement social et institutionnel est pertinente, et intéressante à poser.

La constatation d'un processus d'individualisation, parvenu à son terme, ainsi que d'individus "libérés" (freed-up) des contraintes structurelles, pour construire librement leurs vies comme des productions esthétiques, paraît quelque peu utopiste. Leur notion de "self-monitoring agency" demanderait en effet un approfondissement empirique qui fait défaut. Même s'ils reconnaissent que ce qu'ils pointent comme une nouvelle capacité des acteurs sociaux à conduire leurs vies comme bon leur semble, n'est pas également partagée par tous, ils la valorisent fortement, sans attitude critique vis-à-vis d'une dimension du rapport au monde que d'autres interprètent au contraire comme perpétuelle assignation, à la réflexivité et à la responsabilisation individuelle, et donc plus contraignante que libérante.¹² Cependant on doit leur accorder le crédit de s'être intéressé avec une certaine avance, au thème de l'émergence d'un nouveau rapport au monde en général et au travail en particulier qui se caractérise par une plus grande autonomie mentale des individus. Des travaux empiriques sont à mener sur ce thème, qui ne confondraient pas à la base individualisme comme valeur/ou idéologie,¹³ dont on peut prendre acte et qui constitue en effet un des traits dominants de sociétés développées contemporaines, et individualisme comme mode de fonctionnement. Or rien ne prouve que les comportements ne soient plus socialement orientés, parmi les classes moyennes comme dans les autres milieux sociaux. A cette vaste question les auteurs que nous allons aborder dans la paragraphe suivant donnent des éléments de réponses.

Structuration ou fragmentation d'une vaste classe moyenne?

Si les auteurs précédents entraînent dans le sujet en prenant en considération les types d'emploi dans lesquels se retrouvaient les membres de la "service class", l'ouvrage de M. Savage, J.

12 Cf. Boltanski, Chiapello (1999).

13 Au sens de L. Dumont (1983).

Barlow, P. Dickens, T. Fielding (1992),¹⁴ en représentent un volet complémentaire, en ce sens qu'il propose une étude de ces couches à travers leur vie "hors-travail". Les auteurs rappellent l'historique de la "middle class" anglaise dans ses trois composantes, que représentent les "professionals", "managers" et "petty-bourgeois" (indépendants). Leur approche va être basée sur la structure des capitaux possédés par chaque fraction de cette classe. Chacune est en possession d'un type particulier de capital. Ils partent ici de la constatation qu'à travers la récente réorganisation du système productif, des changements profonds ont marqué la "service class" (ou "new middle class"). Non seulement ces couches sociales ont connu une croissance importante dans les trente-cinq dernières années, mais c'est aussi la composition structurelle des types de capitaux dont elles étaient les dépositaires qui a aussi beaucoup changé. Ils rappellent qu'ils utilisent là une conceptualisation inspirée de P. Bourdieu, mais outre les deux types de capitaux auxquels se réfère ce dernier, le capital économique et le capital culturel, ils proposent d'en prendre un troisième en compte, le capital "d'organisation". Il s'agit de celui qu'acquiert un individu qui travaille dans une entreprise, une administration et qui faisant carrière au sein de cette organisation y capitalise un certain nombre de ressources (informations, relations, etc...). La particularité de ce type de capital est de n'être valable qu'au sein même de l'organisation dans laquelle il a été acquis. Cette notion de capital d'organisation a été empruntée à O. E. Wright (1985, 1989).

La question centrale qu'ils vont poser alors est la suivante: va-t-on assister à un processus d'unification d'une assez large "service class" ou plutôt à la constitution de trois "middle classes" distinctes, correspondant aux trois types de capitaux référencés? Il serait alors possible de distinguer une "classe moyenne entrepreneuriale", qui posséderait du capital économique, une "classe moyenne managériale" dont le capital serait d'ordre organisationnel et une "classe moyenne professionnelle" avec du capital culturel, c'est-à-dire des titres scolaires. A travers quels types de mécanismes ces processus vont-ils se mettre en place? Les auteurs

14 Intitulé *Property, bureaucracy and culture, middle-class formation in contemporary Britain*.

annoncent que deux facteurs vont jouer dans le sens d'une certaine intégration des différentes fractions de la classe moyenne, il s'agit du rapport à l'Etat ainsi que des rapports sociaux de sexe. Se référant aux travaux de Corrigan et Sayer (1985), ils soulignent l'importance du rôle de l'Etat, qui "garantit" les titres scolaires, dans le processus de professionnalisation depuis le XIXème, et donc dans celui de la constitution et la pérennisation du capital culturel certifié sur lequel sont basées ces professions. Les "managers", apparus plus tardivement, n'ont pu que constituer une fraction subordonnée de cette classe moyenne dominante déjà constituée par les "professionals". Les auteurs vont ensuite analyser, pour la période récente et à partir d'un certain nombre d'indicateurs, les différentes fractions des classes moyennes en fonction de la spécificité des capitaux dont elles disposent majoritairement. Puis ils examinent comment celles-ci se situent en termes de capitaux dont elles n'ont pas la spécialité. Quelle est leur capacité à reconvertir ces différents types de capitaux; sont-elles en mesure de les transmettre à leurs enfants, et de quelle façon; comment enfin tous ces éléments vont jouer dans le sens de la fragmentation ou de l'unification d'une vaste classe moyenne?

Savage et alii reprennent ici à leur compte, comme les auteurs précédents, la terminologie régulationniste. Si le fordisme a correspondu à une certaine organisation du système de production/consommation et reposé sur la fonction coordinatrice de la hiérarchie bureaucratique managériale, le post-fordisme entraîne une transformation du rôle et du fonctionnement de cette structure. Durant la dernière période, les nouvelles entreprises ont allégé leurs bureaucraties et ont eu de plus en plus recours à des services de compétences spécialisées, externalisés par rapport à l'ancienne organisation. A travers cette évolution, on perçoit une montée en valeur du capital culturel ou éducationnel, et une perte simultanée de celle du capital d'organisation. Dans le passage au post-fordisme, on assiste aussi à un déclin de la promotion interne des cadres d'entreprises, aux dépens de la promotion par les diplômes, inflexion qui engage aussi une perte de valeur du capital d'organisation au profit du capital culturel.

Cette complémentarité et/ou substitutibilité entre les différents types de capitaux sont également examinées à travers le thème de la propriété du logement. Les auteurs rappellent que l'association entre classes moyennes et propriétaires-résidents est

relativement récente. Ça n'est pas avant la fin des années trente que les membres des classes moyennes, professionnels et cadres d'entreprises, sont devenus, de façon dominante, propriétaires de leurs résidences (comme d'ailleurs aujourd'hui 70% des ménages en Angleterre, mais 90% dans la seule "service class"). Les prix fonciers des résidences des professionnels et managers ont fortement augmenté au cours de la dernière période, particulièrement dans les régions East-Anglia et South-West, c'est-à-dire la zone la plus prospère économiquement et la plus concernée par le redéploiement post-fordiste. Le thème de la "gentrification" est assez longuement développé. En "gentrifiant" d'anciens quartiers ouvriers dévalorisés, en général proches des centres-ville, les classes moyennes, et plus particulièrement celles qui ont du capital culturel, les valorisent de toutes pièces, non seulement en réhabilitant le bâti mais en s'y regroupant et en rendant ces quartiers socialement attractifs. Le capital culturel, qui était déjà un type de capital plus durable que le capital d'organisation, va aussi se trouver conforté par le développement de la propriété et de la valeur de celle-ci parmi ces couches sociales. Ces deux types de capitaux, culturel et économique, sont aussi plus facilement transmissibles d'une génération à l'autre que le capital d'organisation. Les femmes sont considérées également comme des acteurs sociaux de premier plan dans le processus de "gentrification".¹⁵ En effet, traditionnellement la famille britannique de classe moyenne était de type "nucléaire" (les sociologues anglais entendant par là un ménage où la femme reste au foyer) et résidait en péri-urbain. Les ménages dans lesquels les femmes travaillent, caractéristique en cours de généralisation dans la "service class", recherchent des résidences plus centrales.

Savage et alii abordent également de façon approfondie la mobilité sociale qu'ils considèrent à l'instar de Goldthorpe comme une "causal power", mais vont se démarquer par rapport à lui et en particulier quand celui-ci considère que la fermeture d'une

15 Le thème de la "gentrification" des processus et enjeux sociaux et spatiaux auxquels ils correspondent sont très développés dans les travaux anglo-saxons, surtout parmi les géographes urbains (anglais, américains, canadiens, australiens). Ceux-ci reprennent la plupart du temps à leur compte la thématique de la "new middle-class" et/ou de la "service class" (cf. Smith, 1986; Butler et Savage, 1995).

classe sociale joue dans le même sens que son processus de structuration. Comparant la mobilité intra-générationnelle en fonction des différentes composantes des classes moyennes, professionnels, cadres et petite-bourgeoisie traditionnelle, ils ont pu établir que les carrières des professionnels sont celles qui sont les plus stables et offrent le plus de sécurité. Par rapport à la mobilité intergénérationnelle¹⁶ les auteurs ont pu constater que les enfants des professionnels sont aussi les plus privilégiés. Le capital culturel se transmet bien de génération en génération. Cependant les enfants de cadres deviennent eux aussi assez souvent professionnels, plus souvent qu'ils ne deviendront eux-mêmes cadres. Mais ils doivent pour cela tenter une reconversion de capital d'organisation en capital culturel. Ils y parviennent assez souvent. S'il y existe des facteurs, liés au procès de travail par exemple, qui fragmentent la classe moyenne, d'autres facteurs comme l'effet de voisinage tendent à l'unifier. En effet, les professionnels et les cadres, habitent les mêmes quartiers, leurs enfants fréquentent les mêmes écoles. L'école peut ainsi représenter une "force vitale" dans la formation d'une vaste classe moyenne. Si les trajectoires sociales sont très liées au type de capital détenu, les ménages ne sont cependant pas passifs par rapport aux destins de leurs enfants. Ils peuvent mener des stratégies de reconversion de capital estiment les auteurs.

Ceux-ci prennent aussi en compte la mobilité sociale envisagée dans son croisement avec une mobilité spatiale.¹⁷ Dans toute la première moitié du vingtième siècle c'est surtout dans la région de Londres que les grandes entreprises avaient leurs sièges. Dans la période récente, elles externalisent de plus en plus leurs fonctions et les emplois de services se redéploient, et plus particulièrement dans les régions East-Anglia et Sud-West. Les deux tiers des emplois de services qui ont été créés entre 1979 et 1986 l'ont été dans cette vaste région Sud-est. Ce Sud-est joue selon les auteurs un rôle de "région escalator". Ils entendent par là que c'est une région qui permet certains types de mobilités. Ce

16 Les données consistent en analyses secondaires de la BGES (British General Election Survey) de 1987.

17 Source OPCS Longitudinal Study (enquête de type FQP de l'Insee – Formation Qualifications Professionnelles).

n'est pas tant qu'elle aspire les couches professionnelles des autres régions, mais plutôt qu'elle permet en son sein une assez grande fluidité. Cette fluidité joue à trois niveaux, tout d'abord à l'intérieur des fractions de classes moyennes, puis à partir des catégories ouvrières qui accèdent aux classes moyennes plus facilement que dans les autres régions, enfin cette région envoie, plus que d'autres, dans d'autres régions des couches moyennes bien établies. La fluidité qui existe dans cette région entre les trois composantes de la classe moyenne, professionnels, cadres et petite bourgeoisie, les constitue en "milieu social".

On rappellera encore deux thèmes par rapport auxquels les auteurs s'interrogent: les styles de vie et le vote. Les modes de consommation et styles de vie des différentes fractions des classes moyennes sont abordés à partir d'une enquête spécifique¹⁸ et la typologie qu'ils en proposent est somme toute assez classique, mais cette analyse est intéressante dans sa démarche, à savoir répondre à la question qui traverse l'ensemble de ce travail, c'est-à-dire celle de la tendance, à la structuration d'un milieu social ou plutôt à sa dispersion. Avant les années cinquante, les classes moyennes se caractérisaient surtout par le côté conformiste de leurs styles de vie. Il n'en est plus de même aujourd'hui. A travers les indicateurs retenus, les consommations alimentaires et les pratiques de loisirs, les auteurs ont pu mettre en avant trois grands types de styles de vie en fonction des types de fractions de classes moyennes et où les professionnels apparaissent comme les plus novateurs. Ils sont considérés comme ayant un style de consommation hédoniste, tandis que les cadres n'auraient aucun style particulier, tandis que les petits-bourgeois seraient plus de type ascétique. Mais il est dit encore que les styles de vie peuvent varier aussi en fonction des types de ménages et de sexes, et des localisations géographiques. Cependant les professionnels ont un

18 Les auteurs ont utilisé les données d'une sous-enquête "special AB survey" au sein de l'enquête "Target Group Index" de 1987 et 1988 du BMRB (British Market Research Bureau). Ces données permettent de croiser les SEG (correspondant plus ou moins à nos CSP) et les milieux professionnels ou secteurs d'activités (éducation, arts, sports). Il s'agit d'une enquête annuelle portant sur les styles de vie de 5 500 adultes des groupes A et B, c'est-à-dire de classes moyenne et moyenne supérieures (au sens français).

rôle de leader en matière de consommation, en ce sens que leurs pratiques vont se diffuser progressivement par la suite dans l'ensemble des fractions des classes moyennes.

Savage et alii ont pris encore en considération les comportements électoraux.¹⁹ Après avoir rappelé que traditionnellement la classe moyenne avait toujours été plutôt conservatrice, ils relèvent que des comportements nouveaux semblent émerger depuis peu, mais de façon différentielle, en fonction des catégories de classe moyenne et des sexes également. Ainsi c'est parmi les cadres et les petits-bourgeois que l'on trouve les plus forte proportion de vote conservateur, et aussi plus chez les hommes que chez les femmes. Les professionnels et les femmes votent un peu plus à gauche que les autres et plus au centre. Les auteurs interprètent ce vote particulier des professionnels par leur rapport à l'Etat comme "régulateur moral" et comme agent de garantie et de légitimation de leur capital culturel. Les professionnels du secteur public votent plus que les autres à gauche et au centre.

En conclusion les auteurs vont reprendre les éléments qui leur sont apparus comme les plus significatifs. Bien que participant pleinement de la problématique concernant la "service class", ils affichent au bout du compte une préférence pour l'utilisation du terme de "middle class", bien qu'à de nombreux endroits ils emploient le premier terme, mais dans une acception extensive. Il s'agit d'un milieu social qui fonctionne pour soi, avec de fortes tendances à l'unification malgré certains symptômes de fragmentation. Ce milieu serait aussi plutôt innovateur. Ils estiment que la prise en compte des différents types de capitaux permet une approche dynamique de l'analyse des classes. Les trois types de capitaux, économique, culturel et d'organisation, peuvent être considérés comme constituant des entités causales. Si certains auteurs avaient insisté sur le phénomène de bureaucratisation croissante de la classe moyenne, dans le nouveau contexte économique, ça n'est plus vrai. Même si beaucoup de professionnels et de cadres travaillent encore au sein de grandes organisations, le type de travail qu'ils y font et les stratégies de carrières qu'ils y mènent, marquent une rupture par rapport aux anciennes hiérarchies bureaucratiques. La mobilité inter-entreprises est plus

19 Source BGES (British General Election Survey).

importante qu'auparavant. La baisse de l'importance du capital d'organisation et la montée concomitante du capital culturel est un point central pour comprendre la réorganisation de la classe moyenne contemporaine. Celle-ci évolue également à travers les femmes et leur arrivée sur le marché du travail, même si elles occupent encore souvent des emplois subordonnés et ont des salaires moins élevés, à travers aussi la façon dont elles interviennent dans les processus d'habitat. Les femmes célibataires ont un poids important dans la tendance à la gentrification des quartiers centraux urbains. Les femmes des classes moyennes ont des attitudes politiques un peu plus radicales que les hommes.

Si l'Etat a joué un rôle majeur dans la formation de la classe moyenne non seulement à travers la distribution du capital culturel, mais encore comme secteur d'emploi, son désengagement par rapport à l'économie dans les années quatre-vingt peut avoir des répercussions au niveau du processus de structuration de la classe moyenne. Si parmi ses trois composantes ici prises en compte, professionnels, cadres et petite bourgeoisie, on trouve certaines différences en matière de mobilité sociale et plus encore en matière de modèles de consommation, d'autres éléments vont dans le sens de leur unification. Les enfants des cadres vont assez facilement vers des positions de professionnels. Les foyers sont assez souvent mixtes avec un cadre marié à un professionnel. Ils ont enfin les mêmes pratiques d'occupation de logement même si les professionnels sont plus souvent "gentrifiers". Si on peut analyser ces tendances comme participant de la structuration d'une vaste classe moyenne, le développement du post-fordisme peut aussi contribuer à une nouvelle scission où l'on verrait d'un côté une *classe* moyenne du secteur public, professionnelle et féminine, et de l'autre une classe moyenne entrepreneuriale, plutôt masculine, du secteur privé. Une des conclusions importantes de l'ouvrage est l'accent mis sur le fait que le principe de construction d'une classe ou groupe social se situe au moins autant dans la sphère de la vie quotidienne hors-travail ("civil life") que dans la seule sphère du travail, apportant ainsi des éléments de confirmation à la position de J. Goldthorpe.

Cet ouvrage qui réunit différents auteurs mobilisant des données de nature diverse, autour d'une question commune, peut donner parfois l'impression de confusion. Cette impression à notre avis tient tout d'abord au fait que les différents chapitres ne sont

pas signés en tant que tels par leurs auteurs respectifs. Il tient aussi au fait que, bien qu'annonçant la prise en compte des trois grandes composantes de classes moyennes, celles qui possèdent du capital économique, du capital d'organisation et du capital culturel, les premières, c'est-à-dire les "indépendants", ne sont que très peu traitées, seulement évoquées à travers certains indicateurs. Les catégories sur lesquelles portent majoritairement ces études, correspondent à la "service class" au sens des auteurs précédents, à savoir les "professionnels", "managers" et "administratives". Le capital économique est peu pris en considération, malgré le titre général de l'ouvrage (*Property, bureaucracy and culture...*). Il l'est essentiellement à travers la façon dont ces catégories peuvent précisément accumuler ce type de capital, par l'acquisition de certains biens comme le logement. Bien que répétant à plusieurs reprises, comme pour souligner la complexité des phénomènes et des dimensions à prendre en compte, qu'un certain nombre de tendances vont dans le sens de l'éparpillement de ces couches sociales, ils laissent à penser au bout du compte que les forces tendant à les structurer en un vaste milieu social, sont les plus prégnantes – et on saura gré aux auteurs de cette attitude si nuancée. Ce milieu social fonctionne pour soi, à travers un jeu subtil de reconversion et de renforcement entre les différents types de capitaux.

C'est d'ailleurs bien à ce même genre de conclusion qu'aboutit J. Golthorpe (1995b) relisant ses anciens travaux sur la "service class" en les mettant en perspective avec ceux qui ont suivi. Dans cet article, "The service class revisited", déjà cité plus haut, l'auteur commente certaines critiques souvent faites à sa définition du concept, en l'occurrence celle d'agrèger des professions par trop différentes. Il rétorque et signe à nouveau. Même si les contenus de l'ensemble des professions de la classe de service peuvent être très divers, les situations d'emplois que ces professions impliquent sont comparables et c'est justement selon lui l'intérêt de sa conceptualisation, d'agrèger des professions si différentes. Son concept de classe sociale élaboré de cette façon, bien que prenant le travail comme dimension de départ, est aussi décentré par rapport à lui ("If a worked-centred view must be taken (...) the concept I seek to underline is not a 'worked-centred' one..."), en ce sens que l'élément de base de la classe n'est pas l'individu mais le groupe familial, partageant une même expérience, celle

qu'autorisent les déroulements de carrières et de rémunérations offerts aux salariés de la "service class", quelle que soit la nature de la tâche accomplie (cf. supra).

Golthorpe revient à maintes reprises sur les travaux auxquels nous nous sommes intéressés dans ce papier, à savoir ceux de Lash et Urry ainsi que de Savage et alii. Il est assez sévère à leur égard, reprochant assez injustement aux premiers de faire de "l'histoire à bon marché", et aux seconds de ne faire que de l'analyse secondaire. Il reprend aussi un certain nombre des points positifs qu'il leur accorde, en particulier ceux qui confirment ses propres positions. Ainsi tout ce qui concerne la propension à l'intégration d'une vaste "service class" en raison d'un rapprochement tendanciel entre les "managers" et les "professionnels", les passages de l'une à l'autre de ces catégories étant de plus en plus fréquents au cours d'une même carrière. Il est également tout à fait d'accord avec Savage et alii lorsque ceux-ci estiment que les différents types de capitaux peuvent se combiner au sein d'une même unité familiale, à l'occasion d'unions entre "managers" et "professionnels" et réciproquement (d'autant plus que l'activité professionnelle féminine est dorénavant une caractéristique dominante de ces couches sociales). Goldthorpe saisit alors l'occasion pour rappeler combien il avait vu juste en prenant en compte la famille et non l'individu comme élément de base de la classe sociale.

Il est par contre beaucoup plus critique, et à juste titre, vis-à-vis des lectures post-modernistes des nouveaux modèles de consommation des membres la "service class", telles celles exposées par Lash et Urry dans leurs travaux les plus récents. Il estime que conclure à des styles de vie de plus en plus individualisés, émanant de consommateurs libres et inventifs, est une pure vue de l'esprit et que rien de sérieux ne permet de dégager une tendance à une dé-liaison entre comportements et appartenances sociales.

Il revient encore sur la question du positionnement politique. Il pense qu'il ne s'était pas trompé lorsqu'il estimait les membres de la "service class" comme des éléments conservateurs dans les sociétés modernes, car ayant plus à gagner qu'à perdre au statu quo. "S'il s'agit des mouvements sociaux de type féministes ou environnementalistes, il n'est pas difficile d'être d'accord avec Lash et Urry quant au rôle dominant qu'y jouent les membres de la service class. Mais c'est autre chose que de voir, à l'instar de ces

derniers, ces mouvements, non articulés aux rapports de production comme ils le disent eux-mêmes, redéfinir les frontières de classe et les conflits politiques...". Il ajoute un peu plus loin, non sans ironie, que l'évolution récente du "New Labour" constitue un bon témoignage du conservatisme de la "service class", qui représente sa nouvelle base électorale. Il est par contre d'accord avec Savage et alii, qui se démarquent par rapport aux théories du "désalignement de classe", telles que les mettaient en avant Lash et Urry. Comme ceux-là, et malgré des imputations de conservatisme ou de progressisme divergentes, il estime que les comportements électoraux ont toujours à voir avec l'appartenance sociale, même s'ils se recomposent selon des critères renouvelés,

Goldthorpe ajoute que dans la dernière période la "service class" se caractérise par une grande stabilité et la raison centrale en est l'efficacité de la gestion de sa propre reproduction. On trouve d'ailleurs le même phénomène dans tous les pays occidentaux estime-t-il. Cette constatation le mène à faire un commentaire final sur le système éducatif qui a failli dans sa tâche de réduction des inégalités sociales. Il en appelle à des approches micro-sociologiques des interactions sociales afin de mieux comprendre les excellentes performances des enfants des membres de la classe de service au sein de l'institution scolaire et cette persistance des inégalités.

Ces multiples réactions et polémiques, comme les questions sur lesquelles elles ont débouché, montre la fécondité du débat qui a tourné en Grande-Bretagne autour du thème des classes moyennes et de cette élaboration terminologique de "service class". Même si la notion est aujourd'hui remise en question par certains, il fut très éclairant d'avoir cherché à conceptualiser à travers un vocabulaire, des problématiques, des analyses, une transformation structurelle de première importance, à savoir cette irruption de fonctions nouvelles au sein du système productif et de nouvelles couches sociales au sein de l'espace social, durant la dernière période. De la même façon, le fait de ne pas avoir nommé, ou proposé un début de terminologie pour réactualiser les dénominations de couches sociales qui ne relevaient plus des désignations traditionnelles, a peut-être entraîné chez nous une certaine myopie par rapport à des phénomènes et processus sociaux qui ont marqué tout autant nos dernières décennies.

Références

- ABERCROMBIE, N. et URRY, J. (1983), *Capital, labour and the middle classes*. London, George Allen and Unwin.
- BECK, U.; GIDDENS, A. et LASH, S. (eds.) (1994). *Reflexive modernization, politics, tradition and aesthetics in the modern social order*. Cambridge, Polity Press.
- BOLTANSKI, L. et CHIAPELLO, E. (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris, Gallimard.
- BUTLER, T. et SAVAGE, M. (eds.) (1995). *Social change and the middle classes*. London, UCL Press.
- CORRIGAN, P. et SAYER, D. (1985). *The Great Arch*. Oxford, Blackwell.
- DAHRENDORF, R. (1959), *Class and class conflict in an industrial society*. London, Routledge and Kegan Paul.
- DURIEZ, B.; ION, J.; PINÇON, M. et PINÇON-CHARLOT, M. (1988). *Des représentations des structures sociales: les nomenclatures socio-professionnelles au Royaume Uni et en Espagne*. Rapport de recherche.
- _____ (1991). Institutions statistiques et nomenclatures socio-professionnelles, essai comparatif: Royaume-Uni, Espagne, France. *Revue Française de Sociologie*, XXXII-1, pp. 29-59.
- DUMONT, L. (1983). *Essai sur l'individualisme, une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*. Paris, Le Seuil.
- ERIKSON, R. et GOLDTHORPE, J. (1992). *The constant flux, a study of class mobility in industrial societies*. Oxford, Clarendon Press.
- GOLDTHORPE, J. (1980, 1987). *Social mobility and the class structure in modern Britain*. 2^{ème} édition. Oxford, Clarendon.
- _____ (1982). "On the service class: its formation and future". In: GIDDENS, A. et MACKENZIE, G. (eds.). *Social class and the division of labour*. Cambridge, Cambridge University Press.
- _____ (1995a). Le noyau dur, fluidité sociale en Angleterre et en France dans les années 70 et 80. *Revue Française de Sociologie*, XXXVI-1, pp. 61-80.
- _____ (1995b). "The service class revisited". In: BUTLER et SAVAGE (eds.). *Social change and the middle classes*. London, UCI Press.

- LASH, S. (1990). *Sociology of post-modernism*, London, Routledge.
- _____. (1994). "Reflexivity and its doubles". In: BECK; GIDDENS et LASH (eds.). *Reflexive modernization, politics, tradition and aesthetics in the modern social order*. Cambridge, Polity Press.
- LASH, S. et URRY J. (1987). *The end of organised capitalism*. The University of Wisconsin Press.
- _____. (1994). *Economie of signs and spaces*. London, Sage Public.
- PIORE, M. et SABEL, P. (1984). *The second industrial divide*. New York, Basic (Traduction française: *Les chemins de la prospérité*. Paris, Hachette, 1989).
- RENNER, K. (1953). "The service class". In: BOTTOMORE, T. et GOODE, P. (eds.). *Austro Marxism*. Oxford University Press (Traduction anglaise, 1978).
- SAVAGE, M.; BARLOW, J.; DICKENS, P. et FIELDING, T. (1992). *Property, bureaucracy and culture, middle class formation in contemporary Britain*. London, Routledge.
- SMITH, N. et WILLIAMS, P. (eds.) (1986). *Gentrification of the city*. London, Allen and Unwin.
- WILSON, J. (1987). *The truly disadvantaged*. Chicago, University Press.
- WRIGHT, E. O. (1985). *Classes*. London, Verso.
- _____. (1989). *The debate on classes*. London, Verso.

Recebido em 20/1/2003
Aprovado em 10/3/2003